

primant, quelques jours après la mort de M. de Mégrigny, le désir qu'elle avait de le voir s'éloigner de Paris pendant une année.

Mme de Mégrigny n'avait pas ordonné, elle avait seulement témoigné un désir.

Henri, respectueux de la femme qu'il aimait, et soucieux de sa tranquillité autant qu'elle-même, n'avait présenté aucune objection ; soumis, il avait répondu :

— Un de vos désirs est un ordre, vous le voulez, je pars.

Mais, nous le savons, comme son exil lui avait été pénible ! Toujours inquiet, traînant partout sa tristesse et son ennui, il avait constamment pensé à Blanche et à l'enfant.

Sans doute, Blanche lui écrivait, il avait assez souvent des nouvelles de la bien aimée ; mais il sentait que la jeune femme ne lui disait pas tout, et ce qu'elle lui cachait, il le devinait en partie. Il devinait qu'elle avait de sérieuse inquiétude, que, veuve et libre, elle n'était pas plus heureuse qu'auparavant, et les souffrances de Blanche venaient s'ajouter aux siennes.

Près de onze mois s'étaient écoulés. Pour M. de Bierle, chacun de ces mois avait été long comme un siècle et il s'étonnait d'en avoir pu supporter l'éternelle monotonie.

Maintenant qu'il n'avait plus qu'un mois à rester à Alger, il fallait compter les jours ; avec qu'elle impatience il attendait le dernier, c'est-à-dire la fin de son exil. Il avait dit, promesse faite à lui-même :

— Je resterai un an à Alger.

Quoi qu'il pût arriver, aussitôt que la dernière heure de cette année aurait sonné, il s'embarquerait, serait-il malade, serait-il mourant. Il en avait assez de ce brûlant soleil d'Afrique dont les pesants rayons l'écrasaient.

Il était à sa fenêtre. Les yeux tournés vers la France, il murmura :

— Encore trente-six jours !

Et comme si, tout à coup, sa poitrine se fût dilatée, il poussa un long soupir de soulagement.

A ce moment, une vieille mulâtresse, servante de l'hôtel, lui apporta une lettre.

— Vient du beau pays des belles dames blanches dit la femme.

— Merci, dit de Bierle, prenant la lettre.

Aussitôt il tressauta, en reconnaissant l'écriture de Mme de Mégrigny. L'avant-veille il avait reçu une lettre d'elle ; pourquoi celle-ci suivait-elle de si près ? Un malheur serait-il arrivé ? Il pensait à la petite Henriette : l'existence d'un enfant est si fragile.

Il était devenu très pâle et avait comme un nuage sur les yeux. D'une main tremblante il déchira l'enveloppe.

Ce ne fut pas un cri de douleur, mais une exclamation de joie qui lui échappa.

La bien aimée le rappelait. Ce jour était le dernier de son exil.

— Mon ami, lui écrivait Blanche, revenez, revenez immédiatement. J'éprouve l'irrésistible besoin de vous revoir, de vous sentir près de moi. Je suis trop seule, je me laisse envahir par toutes sortes de sombres pensées ; je vis dans un isolement qui me tue. Plus que jamais j'ai besoin d'un ami, d'un soutien. Je me sens brisée, vous seul pouvez relever mon courage, me rendre la force qui m'est nécessaire. Je me demande aujourd'hui si je n'ai pas eu tort en vous priant de vous éloigner de moi ; peut-être n'auriez-vous pas dû accepter cet exil que je n'avais pas le droit de vous imposer ; ah ! mon ami, s'il a été dur pour vous, il a été bien cruel pour moi. Revenez, revenez."

De Bierle avait quelques personnes à voir dans la ville : il sortit, rentra un peu avant midi, déjeuna, fit ses préparatifs de départ, puis répondit à Blanche par les lignes suivantes :

— Chère bien-aimée,

— Vous me rappelez. Aujourd'hui même, à cinq heures, je prendrai passage à bord d'un bâtiment marseillais de la Compagnie des Messageries maritimes. J'arriverai à Paris diman-

che soir. J'espère que rien n'empêchera de voir ma bien-aimée.

— Mais je n'ose pas trop demander, seulement ce qui est possible.

— Ma bien-aimée Blanche, à lundi.

"HENRI."

Cette lettre reçue par Mme Gallois le dimanche matin, fut remise à Blanche assez tard dans la soirée, deux heures avant l'arrivée à Paris de M. de Bierle.

Le jeune homme trouva chez lui la femme de ménage qui l'attendait.

— Avez-vous pu remettre ma lettre ? demanda-t-il.

— Oui.

— Qu'a-t-elle dit ?

— Rien. Elle a pleuré.

De Bierle hocha la tête en murmurant :

— Pauvre Blanche !

Le lendemain, vers trois heures, après une séparation qui avait été longue pour l'un et l'autre, les deux amants se retrouvaient, heureux de se rencontrer.

Enfin ils étaient réunis. Quelle joie de se revoir ! Ils se regardaient, les yeux dans les yeux, s'enivrant de ce fluide invisible dont ils se sentaient traversés, lui ne se lassant point de l'admirer, elle mêlant sourires et larmes dans une extase de bonheur.

Assis à côté l'un de l'autre, ils causèrent ; ils avaient tant de choses à se dire ! C'était une conversation entre deux cœurs, c'étaient deux âmes qui se répondaient.

Blanche était expansive et cependant elle ne disait pas tout à Henri ; hélas ! elle ne pouvait pas tout lui dire. Il lui répugnait de révéler à son ami la scélératesse du baron et il lui semblait, que la sœur se trouvait souillée par les infamies du misérable. Par respect pour la mémoire de son père, de sa mère, de sa sœur et de ses ancêtres, elle cherchait encore à sauver l'honneur du nom qu'elle avait porté et qui était toujours le sien.

A un moment, elle s'écria :

— Ah ! Henri, maintenant que vous êtes à Paris, près de moi, je me sens soulagée, je vais être tranquille !

Il l'enveloppa de son regard où éclatait la plus vive tendresse.

— Je comprends, fit-il, votre frère...

— Elle soupira. Puis, vivement, les prunelles étincelantes, elle reprit :

— Henri, ne parlons pas de mon frère, ne parlons jamais de lui !

— Pourtant, Blanche...

— Non, non, s'écria-t-elle, que rien ne vienne attrister les courts instants que je pourrai vous donner.

— Henri, écoutez, voici ce que nous pouvons faire : Assez souvent, depuis quelque temps, je sors avec la nourrice et ma fille dans sa petite voiture ; nous allons au bois de Boulogne et parfois aussi au parc Monceau, qui n'est pas non plus très éloigné de l'hôtel ; il vous sera facile de nous rejoindre. Demain, si le temps est beau, nous sortirons vers une heure et nous irons au parc Monceau.

— J'y serai. Merci, ma chérie, merci.

— La nourrice s'étonnera certainement ; mais quoi qu'elle puisse penser je ne serai pas forcée de lui apprendre des choses que je veux lui laisser ignorer.

Ils causèrent pendant quelques instants encore ; puis la jeune femme voyant approcher l'heure à laquelle elle devait rentrer, ils se séparèrent.

* *

Nous franchissons une année et quelques mois et nous arrivons au mois de juin de la néfaste année 1870 que Victor Hugo a appelée l'année terrible dans un livre où l'âme du grand poète a jeté un cri sublime de douleur et d'indignation.

On savait en France que nos relations avec la Prusse étaient